

AGENTS DE MOSCOU

ALAIN BROSSAT



au Vif du Sujet

Extrait de la publication

GALLIMARD





Au vif du sujet

Collection dirigée
par Bertrand Le Gendre et Edwy Plenel

REMERCIEMENTS

Nombre de ceux qui m'ont aidé à écrire ce livre ne peuvent être remerciés nommément. Qu'ils le soient donc anonymement.

Pour le reste, ma gratitude va tout particulièrement à Raymond Loew et Hans Schafranek, auxquels je dois l'essentiel de la documentation concernant les récits « autrichiens », ainsi qu'à Sonia Combe et Véronique Garros.

Pour M., suite et fin

« Celui qui lutte pour le communisme
doit savoir se battre et ne pas se battre
dire la vérité et ne pas la dire
rendre service et refuser ses services
tenir ses promesses et ne pas les tenir
s'exposer au danger et fuir le danger
se faire reconnaître et rester invisible
Celui qui lutte pour le communisme
ne possède de toutes les vertus qu'une seule
celle de lutter pour le communisme. »

BERTOLT BRECHT

INTRODUCTION

L'énigme du stalinisme

Très franchement, les romans d'espionnage m'assomment, les james-bonderies en tout genre me laissent de marbre. L'immuable partage du monde en bons et méchants qui y préside aux exploits athlétiques et aux performances technologiques du héros m'affligent. Même John Le Carré, je le confesse toute honte bue, me tombe des mains : tant qu'à marier l'aventure et la métaphysique, je préfère le western. Je n'entends rien aux règles de constitution d'un réseau, aux techniques de codage et, moins encore, à l'art de manier les parapluies bulgares. Je n'ai jamais fréquenté d'agents de la DST ou de la DGSE en mal de confidences et n'ai pas eu le privilège de recueillir les souvenirs, plus ou moins vénaux, d'un transfuge du KGB en proie aux affres et aux joies du déconditionnement.

J'ai, en revanche, suffisamment feuilleté le *Reader's Digest* (et ce qui lui fait pendant de « l'autre côté ») pour savoir le parti que tire généralement la propagande « civique » de ce type de scoop, de confession, d'autobiographie taillée sur mesure... Agents, espions, taupes, transfuges, traîtres – on connaît trop la musique qui inspire les ouvrages convenus sur « le KGB en France » et autres « nids de vipères », selon l'expression d'un « KGBologue » américain. Ce n'est pas la meilleure. On a les guerres et les croisades qu'on mérite.

Et pourtant... Vouant au stalinisme – et à son univers

mental, à ses personnages emblématiques – un intérêt professionnel, je ne pouvais éviter de me colleter, un jour ou l'autre, avec l'« agent ». Qui, travaillant sur ce continent englouti, ne l'a pas un jour rencontré, ou du moins n'en a pas entrevu la silhouette? Le hasard a fait que je me suis pour ainsi dire cogné à lui, à un coin de rue. Curieux, j'ai entrepris de le suivre. Bientôt, naturellement, c'est lui qui ne m'a plus lâché... Mes réticences ont donc été vaincues par surprise. Il n'empêche : ce n'est quand même pas un roman policier que j'essaie d'écrire, mais un livre d'histoire.

Tout au long de ces pages, il sera ainsi question d'« agents », d'hommes et de femmes ayant travaillé, dans l'ère du stalinisme, pour tel ou tel « Appareil » soviétique : l'OMS du Komintern, le IV^e Bureau de l'Armée rouge, l'INO du NKVD¹ *. Nous reconstituerons des parcours, dessinerons des silhouettes, tenterons d'approcher « par en bas », au ras du sol de l'action historique, ce personnage emblématique du stalinisme qu'est l'« agent ».

En l'occurrence, le plus souvent, l'arbre cache la forêt. Si la postérité, d'ores et déjà, retient les noms de Richard Sorge, Leopold Trepper, Kim Philby, Ramon Mercader² et quelques autres, si toute une littérature vante leurs exploits ou blâme leurs méfaits (selon le « lieu » d'où elle s'écrit), elle produit bien souvent davantage de frisson que de connaissance. L'« espion du siècle », le Traître avec majuscule est un sujet facile, galvaudé. Surtout, ces récits hauts en couleur, exclusivement peuplés de héros et de monstres, nous éloignent de notre propos.

En effet, si l'« agent » est un personnage emblématique du stalinisme, c'est avant tout parce qu'il y est banal. Pour un Sorge, combien de centaines de coolies, de *missi dominici*, de petits employés (permanents ou occasionnels) de la Babylone des « services », des « Appareils » ! Ni taupes géantes, ni tueurs d'élite, ni infiltrés professionnels, pour la très

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, page 291.

grande majorité d'entre eux. Beaucoup plus simplement, des militants avant tout, d'un genre un peu spécial : courriers, agents de liaison, codeurs, radio-techniciens, collecteurs d'informations, résidents, hommes et femmes de (toutes) mains, conseillers auprès de mouvements communistes locaux, spécialistes en tout genre...

C'est à ces fantassins des « services », à ces fourmis anonymes que je me suis intéressé, tout ayant déjà été dit ou presque sur les « reines », les *prime donne* des fameux Appareils. Reconstituant les biographies et trajectoires de quelques-uns de ces « deuxième classe », choisis parce que représentatifs d'un milieu et de ses mentalités, j'ai avant tout voulu parler du stalinisme, de la figure historique infiniment singulière, complexe et paradoxale qu'il constitue.

Dans ces portraits, les profondeurs abyssales de l'« âme » du traître, du transfuge, de l'homme double en général, sont évidemment récurrentes. Cependant là n'est pas l'essentiel : c'est avant tout comme témoins et acteurs privilégiés du stalinisme que les personnages dont nous évoquons ici le destin nous intéressent et nous interrogent. Ils se sont activés et dépensés en son cœur même, ils en ont bu le vin jusqu'à la lie, en ont partagé représentations, sensibilités et mentalités, en ont goûté plus que d'autres le fiel et le miel, en ont connu, par profession, la face cachée, partagé les secrets, les plus exaltants comme les plus répugnants.

Si psychologie il y a – et comment ne pas être parfois, malgré tout, fasciné par ces itinéraires individuels perdus dans le siècle –, elle est d'abord historique. Par l'entremise de nos agents, avec pour repères leurs propres récits de vie ou des indices dérobés à l'insu de mémoires défaillantes, c'est une excursion, une plongée et un voyage dans le stalinisme que nous entreprenons. Ils sont nos guides dans son maquis – ou, si l'on préfère, sa taïga! –, cette géographie et cette végétation historiques, bien plus denses et touffues que l'on ne l'imagine souvent aujourd'hui. En leur compa-

gnie, nous tenterons de prendre la mesure de la complexité de ce champ, de ce paysage du passé que fut le stalinisme.

Autant dire que nous ne considérons pas cette exploration comme un prétexte pour administrer des leçons « civiques ». Nous nous gardons bien de considérer *a priori* notre guide comme le mauvais génie d'une politique, d'une idéologie intrinsèquement perverse, ou, à l'inverse, comme le héros d'une histoire épique. Certes notre goût de mettre en relief et décrypter les mystères du stalinisme ne peut se comparer à celui d'un entomologiste ou d'un égyptologue. Il n'en a ni la distance ni le recul. Cette histoire « morte » continue de nous habiter, même si nous n'en avons consciemment vécu que les derniers soubresauts; ses fantômes nous sont familiers, nous en connaissons la forte présence dans le contemporain. Laissons cependant à d'autres le soin d'aller à la rencontre de ce spectre avec les armes et la foi du Croisé!

C'est donc bien de l'agent stalinien que nous entendons parler et non pas de l'« espionnage soviétique », de la « subversion communiste », et autres sujets imposés de nombreux best-sellers. Pour la bonne raison, tout d'abord, que la plupart de nos personnages n'étaient pas des espions mais bien des agents – ce qui désigne une réalité et des pratiques fort différentes. Pour la non moins bonne raison, ensuite, que le stalinisme – comme figure historique, univers mental, « culture » – ne saurait se réduire à un avatar de ces « essences » que seraient le communisme, le marxisme ou le léninisme. C'est comme singularité, comme totalité, comme différence (aussi bien avec ce que l'on désigne souvent comme les autres « systèmes totalitaires » qu'avec les figures antérieures et ultérieures de l'histoire soviétique et du communisme) qu'il faut tenter de le comprendre.

Aussi l'un des enjeux principaux de cette excursion en compagnie de nos agents sera-t-il de faire apparaître combien leur rapport au stalinisme, et non point simplement leur fidélité à l'URSS ou leur fidéisme marxiste, est consti-

tutif de leur psychologie historique, détermine leurs pratiques et leurs représentations. Leurs énigmes, leurs paradoxes, leur étrangeté même, pour le regard de celui qui habite le « monde d'après » – d'après la mort de Staline et la déstalinisation – sont singuliers, car inscrits dans une histoire et une culture singulières. Selon la vulgate, ces personnages sont apparemment broyés par une machine à produire, *sub specie aeternatis* et conformément à son immuable essence, de la terreur et de la domination. En réalité, ils sont submergés par une histoire; une histoire traversée par des cassures et des mutations, nullement déterminée *a priori* par un Principe métaphysique; une histoire qui les pétrit en changeant de visage, et à laquelle ils réagissent.

L'infinie complexité des parcours et de l'univers mental de nos personnages montre précisément que le stalinisme ne peut être réduit à une « machine », à un ensemble de « rouages »³ dont l'impeccable perfection serait l'indice sûr des périls qu'il incarne. Confronté à cette exploration « tout en bas », au niveau de ces acteurs modestes et peu visibles du système, ce schéma simple et esthétique du stalinisme-machine se dissout. Mécaniste, il ne laisse aucune place aux tensions explosives entre passé et présent, optimisme et pessimisme, humanisme et terreur, fraternité et cynisme, espérance et désespoir, sentiment de l'histoire ouverte et sentiment du destin qui, inlassablement, traversent ces hommes et ces femmes. C'est bien pour cela que l'agent est une figure emblématique, sinon centrale, du stalinisme; installé en une position stratégique du système, réfractant tous ses contrastes et tous ses mystères, il en est une mémoire et un révélateur privilégiés.

Avec l'agent, nous découvrons le mouvement de la planète sur laquelle le stalinisme s'est installé, et la diversité de ses paysages. Certes l'ensemble de nos personnages réfracte une même histoire, universelle, et cohérente en un sens : celle du stalinisme comme « totalité ». Leurs parcours et

représentations sont tissés dans la même étoffe historique. Mais ils ne sont pour autant ni des robots ni de simples rouages. Chaque profil fait émerger une double singularité : celle du stalinisme et celle de tel ou tel parcours. Chaque personnage est en situation : il entre dans le mouvement avec, pour bagage, ses origines, sa culture, son passé ; il rencontre le stalinisme en des phases, des moments, des ruptures différents ; il est façonné par son emploi dans tel ou tel service, tel ou tel Appareil ; il y manifeste plus ou moins de liberté d'esprit, de force d'âme, d'intelligence politique, de fermeté éthique.

Des types apparaissent ainsi, au fil de notre enquête, qui manifestent que la perception même des services comme une seule et même machine est vaine. En ce sens, l'unique point commun de nos « agents de Moscou » est d'avoir été des militants d'un type particulier, au service d'organes spécialisés dans le renseignement, l'action occulte, des formes d'activité politique souterraines. Pour le reste, nous rencontrerons, pour dire les choses banalement, des personnages infiniment sympathiques, de beaux salauds, des généreux et des mesquins, des naïfs et des pervers, et, surtout, des figures infiniment complexes, ni anges ni démons. Nous croiserons aussi des représentants de générations diverses, du vieux bolchevik happé par le courant stalinien à l'enfant perdu de la bataille de Stalingrad. Qu'ils aient l'un et l'autre arpenté la glèbe du stalinisme n'empêche pas qu'ils soient façonnés dans des moules singulièrement différents et que leurs situations respectives dans le stalinisme présentent d'importantes disparités.

Ces différences plaident contre les consensus pauvres qui, de nos jours, tracent des droites imaginaires entre un agent du Komintern s'activant à la préparation de l'insurrection allemande en octobre 1923 et un exportateur illégal de haute technologie occidentale épinglé à Paris par la DST en 1987. Ils ne se ressemblent guère plus que les Jacobins de l'An II et les occasionnels porteurs de bonnets phrygiens de 1988.

Il y a à cela nombre de bonnes raisons, la moindre n'étant pas les constantes hémorragies subies par les services de l'Internationale communiste et de l'État soviétique au fil des séismes de l'histoire soviétique et européenne. Toutes les « histoires » relatées dans ce livre portent, d'une façon ou d'une autre, la marque de ces cassures. Les témoins et acteurs eux-mêmes y mettent notamment l'accent sur l'importance du double traumatisme de la Terreur stalinienne et de la guerre mondiale. Aussi obnubilé soit-on par les images sans fioritures de l'hydre totalitaire, on n'en doit pas moins se rendre à cette évidence : lorsqu'il signe, en 1939, son fameux pacte avec Hitler, Staline vient de démanteler les très efficaces services de renseignement du Komintern et d'exterminer nombre de leurs membres, de liquider la fine fleur du renseignement militaire soviétique, à commencer par ses chefs historiques, de faire tuer ou d'envoyer dans les isolateurs des milliers de NKVDistes de tout rang.

On ne soulignera jamais assez cette énigme de la liquidation, en pleine Terreur stalinienne, de cette élite du renseignement, des activités « spéciales » comme de la police politique, à l'heure où la guerre et ses périls s'annonçaient, à l'heure où, logiquement, l'État soviétique en avait *a priori* le plus besoin. Ces fractures insurmontables sont au cœur de ce livre. Il faut le comprendre : Sorge, qui mourut en proclamant sa fidélité à l'Union soviétique, Trepper qui rompit avec le « socialisme réellement existant » sans rien renier de son passé communiste, Reiss-Poretski qui fit sécession dans l'intention de rejoindre Trotsky, Krivitsky qui se plaça sous la protection du gouvernement américain, partagent une infinité de points communs, en termes de mentalité, de vision du monde, de parcours. Mais tous ces traits les rendent profondément étrangers au plus zélé des fonctionnaires du renseignement soviétique d'aujourd'hui. Celui-ci et ceux-là ne sont pas les produits ni les protagonistes d'un même monde.

Trepper, Reiss, Sorge et leurs pairs de moindre calibre

furent assurément des professionnels (du renseignement, de l'action subversive, de l'organisation clandestine...), mais ils furent aussi, à l'origine, des militants, des prophètes armés de la Révolution mondiale, des pèlerins d'une Utopie qui prend racine au confluent de la Première Guerre mondiale et de la Révolution d'Octobre. En un sens – et dans ce contexte –, ils devinrent agents comme d'autres devinrent dignitaires de l'Internationale communiste, publicistes stali-niens de renom, « fils du peuple » de tel ou tel mouvement communiste national. Toute l'histoire du mouvement communiste international et de l'URSS se sédimente en eux, pour le meilleur et pour le pire. Ils en portent les stigmates, la douleur, la honte – et, éventuellement, la gloire. S'ils furent des instruments, les outils d'une politique et d'une stratégie, s'ils nous semblent aujourd'hui n'avoir guère été que les rouages d'une de ces terrifiantes machines à exercer le Pouvoir dont *Metropolis* de Fritz Lang propose l'image visionnaire, ils devinrent aussi ce qu'ils furent selon des choix librement consentis. Ils exercèrent au sein de cet univers total que fut le stalinisme une relative liberté, mettant en œuvre des talents, voire une pénétration politique qui n'appartenaient qu'à eux.

Ils ne furent donc jamais de simples fonctionnaires – et surtout pas des mercenaires – ou des marionnettes de l'État soviétique. Les plus critiques de leurs biographes leur accordent la circonstance atténuante de l'« idéalisme », c'est-à-dire de leur attachement obstiné à un système de valeur ou à un credo (la révolution prolétarienne, le combat antifasciste...), qui les distingue des agents vénaux ou purement fonctionnels de tel ou tel État. Rien de semblable chez les actuels tâcherons du renseignement soviétique, pourvoyeurs de haute technologie informatique, et autres taupes du MfS est-allemand dans les allées gouvernementales de Bonn : l'« *actualité de la révolution mondiale* » n'a jamais été leur patrie, au mieux sont-ils et ont-ils toujours été – « *right or wrong, my country* », à la manière des gaffeurs du

ALAIN BROSSAT

AGENTS DE MOSCOU

Parti à la recherche du stalinisme, Alain Brossat a inopinément rencontré la figure énigmatique de l'agent. Cherchant à comprendre ce monde disparu, où des héros de la lutte contre le fascisme croisent des tueurs sans scrupule, il a ainsi retrouvé, au soir de leur vie, d'anciens agents staliniens, de diverses nationalités, hier membres des Services soviétiques et aujourd'hui encore inconnus, pour la plupart, du grand public.

Mêlant récits de vie et analyses historiques, archives inédites et révélations inattendues, son enquête nous fait découvrir l'univers, les espoirs et les drames de ces militants d'un genre particulier, dont les parcours condensent toute la complexité du stalinisme. Moins « hommes de marbre » qu'on ne le pense d'ordinaire, ces *Agents de Moscou* partagent une histoire tragique, bien plus noire que rouge.

Alain Brossat enseigne la philosophie à l'université de Paris VIII. Germaniste, il est aussi traducteur, notamment de Günter Wallraff (*Tête de Turc*).

GALLIMARD

Statue de Richard Sorge, érigée en 1985, à Moscou.
Photo © Maria Ferretti.



9 782070 713547



Extrait de la publication

88-V A 71354 ISBN 2-07-071354-7

95 FF tc